

A N N I E C O H E N

L'ALFA ROMEO

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite
d'aucune manière que ce soit sans la permission de l'Éditeur,
à l'exception d'extraits à destination d'articles
ou de comptes rendus.

Copyright © Zulma, 2009.
ISBN: 978-2-84304-466-3

N° d'édition : 466
Dépôt légal : janvier 2009
Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site
www.zulma.fr





TOUT a commencé par la liquidation de la vieille Alfa dans un garage de Gentilly, un sombre soir de novembre, le 18 pour être précis.

Il faut dire que ce jour-là je remettais un manuscrit à mon éditeur, encore un truc à vous dégoûter de l'écriture et du tintouin environnant. Mais c'est plus fort que moi, il faut toujours que je bosse, que j'aboutisse, à quoi, je me le demande, que je gribouille, même si mes voisins n'ont jamais rien lu de ce que j'écris, sans parler de mon boucher, du bio de la rue Pascal, et de la terre entière. Comme quoi on peut écrire et écrire, passer sa vie à remplir des pages, élaborer un petit monde bien à soi, joli,

joli, sans que ça trouble le sommeil de ceux qui dorment juste au-dessus (ou en dessous). Mais de ça, on peut le dire, je m'en fous comme de l'an quarante et depuis belle lurette, vu le nombre d'années passées assise devant ma table ; heureusement, il y a la fenêtre et la vue magnifique sur tout Paris, plus qu'une vue, un paysage, comme qui dirait la baie du Mont-Saint-Michel, ou Rome vue du parapet de la Villa Médicis, ou la baie de Roscoff, ou même celle du port d'Alger, était-ce une baie ? J'aime beaucoup les baies. Acapulco. Un paysage énorme, disais-je, trois cent soixante degrés, qui fait qu'on peut passer des jours et des jours, des années, des décades, sans bouger, sans quitter le quartier. Et pour aller où, sur quelle route de France ?

Moi je n'y comprends rien aux bagnoles, je les confonds toutes, même la petite Twingo, je ne la reconnais pas, et pourtant j'en ai rêvé de la Twingo, à cause de l'écrivain Michel Chaillou et de sa femme qui ont fait exactement ce que j'aimerais faire avec une voiture, se balader pépère sur des routes départementales, s'arrêter dans des coins pépères, éviter tous les grands axes, faire comme si on était dans un autre pays, circuler en amoureux, à quarante à l'heure, sur quatre roues. Je ne sais pas si c'est une Peugeot ou une

Citroën, leur Twingo, la seule que je reconnaisse, c'est l'Alfa Romeo qu'il fallait conduire à la casse, via le garage de Gentilly ; c'est à moi que ça écope ce genre de business alors que je n'y connais rien et que ça risque de me rendre sentimentale pur sucre.

« Tu sauras très bien te débrouiller », m'avait dit le conducteur de l'Alfa, pour ne pas dire mon fiancé, qui avait trouvé le moyen de m'envoyer au charbon pendant qu'il allait à un colloque à Casablanca.

Je m'imaginai longeant le périphérique, emmitoufflée dans ma longue écharpe en laine, toute remuée d'avoir donné les clefs et la carte grise barrée. Je m'imaginai nostalgique à souhait, accoudée quelques instants au parapet du pont qui surplombe le flot des voitures, peut-être soulagée, peut-être pas, seule et amoindrie des deux tonnes de la carrosserie rouge de l'Alfa Romeo. Et sans avoir récupéré un seul centime, pas même cent balles pour mon retour.

« Tu prendras un taxi », m'avait dit César. Ben non ! Ça ne s'est pas passé comme ça. Je ne l'ai pas abandonnée de cette manière. Je n'ai pas compté le nombre de voitures qui filaient sur le périphérique vers la porte d'Orléans, pas plus que je n'ai cherché à revenir sur mes pas ni sur la

décision de reprendre mes billes et mon auto. Qu'elle atterrisse à Gentilly (pour ne pas dire qu'elle y finisse sa vie) n'était pas sans me déplaire. Ce côté glauque de la banlieue, à cinq minutes du stade Charléty, m'a toujours attirée. Du reste, l'Alfa Romeo servait à ça, à des virées en banlieue, de jour comme de nuit ; plutôt que la tournée des cafés ou celle des grands-ducs, nous faisons des virées en voiture. Et nous avons commencé par Versailles...

Versailles-Versailles. D'abord il y eut Versailles, ensuite il y eut Versailles, pas Versailles-le-château ni Versailles-la-ville, Versailles-promenade-dans-le-parc. Nous n'avions jamais envie d'aller ailleurs. Nous finissions toujours par opter pour Versailles, par y revenir, aimantés, jamais rassasiés. Au point que les amis autour de nous commençaient à être intrigués, et qu'il fallut les trimbaler les uns après les autres. Mais je préférais toujours me retrouver seule avec mon fiancé, sans avoir à expliquer, à justifier ce goût pour le parc du château de Versailles.

Quelle que fût la saison, couverts ou en bras de chemise, l'entrée se faisait par l'avenue de la Reine avec une voiture qui roulait au pas, et qu'on garait dans l'allée qui monte à gauche du

café-restaurant. La géographie du lieu nous mettait à des années-lumière des soleils méditerranéens et des engagements de notre jeunesse, Versailles était le pays de mon fiancé, celui de notre carte d'identité – à l'époque elle était beige, aujourd'hui elle est plastifiée et ressemble à une carte de crédit.

On aurait pu se mettre une étiquette sur le dos : le-tour-du-Grand-Canal-à-pied-sur-la-margelle. En vérité, j'étais seule à faire le tour du Grand Canal à pied sur la margelle, César attendait sous les arbres ou devant le débarcadère, peut-être même au café-restaurant. Parfois il montait jusqu'au potager du roi ou jusqu'au bassin de l'Encelade, en prenant un bout du Tapis vert. Ou bien il tournait en voiture sur la route goudronnée pendant que j'accomplissais les cinq kilomètres de margelle sur le Canal en forme de croix. Épouser les contours, s'échapper du château, le perdre de vue, lui tourner le dos, prendre l'axe perpendiculaire, retrouver le grand Trianon et marcher de face, pour finir par se dire toujours les mêmes choses.

Versailles-Versailles. Entre la passion et la raison, le détail et l'infini, le vertical et l'horizontal, le végétal et le monumental, ce qui remplit l'espace et le dépasse sans cesse. Versailles-

Versailles. Entre l'origine et le cosmique, le rêve et la réalité. Versailles. Quand les jardins se font mélancoliques. Quand le mystère s'épaissit, quand le zénith se confond avec l'obscur.

À l'extrémité ouest du Canal, la lumière faisait penser, par-delà la forêt, à une plage au nord de Granville. Si avec une règle et un crayon vous tracez une ligne vers l'Ouest en partant de Versailles, vous tombez sur Granville puis Lannion, la côte de granit rose, Roscoff, l'océan Atlantique. Au nord, la règle mène à Calais, au tunnel sous la Manche. À l'Est, à Strasbourg, à tout le bastringue allemand et européen. Au Sud, ça mène au sud, forcément, la frontière espagnole, Barcelone, Alicante, Alger, tiens ça mène à Alger, et pourquoi pas à Sidi-Bel-Abbès, Versailles-Sidi-Bel-Abbès, un axe de pointe qu'on dénommera plus-éloigné-l'un-de-l'autre-tu-meurs.